

# Des jeunes délinquants montent sur les planches

**PRÉVENTION** - Ils viennent du Centre éducatif renforcé de Viarmes, dans le Val-d'Oise. Aujourd'hui à Vincennes, ils jouent un spectacle basé sur des souvenirs de leur vie.

Ils sont deux, ce jour-là, à raconter des histoires. Cette après-midi, ils seront trois. Des garçons, tous mineurs et placés sous main de justice, affichant des parcours jonchés de délits divers et variés, qu'un juge pour enfants a envoyés au Centre éducatif renforcé (CER) de Viarmes (Val-d'Oise). Cette structure les accueille pour une durée de trois mois (avec leur accord) et vise à leur ouvrir les voies d'une formation. Nouveauté cette année, la création d'une session théâtre. « Ça nous a semblé intéressant car cette activité artistique est un bon moyen de médiation, analyse Sylvie Croissant, directrice du CER. Or, souvent, ces jeunes, parce qu'ils manquent de mots, ne savent pas éviter le passage à l'acte. » Et pour que l'exercice soit complet, une représentation publique aura lieu, aujourd'hui, au théâtre Daniel-Sorano de Vincennes (1).

## UN MOYEN DE MÉDIATION

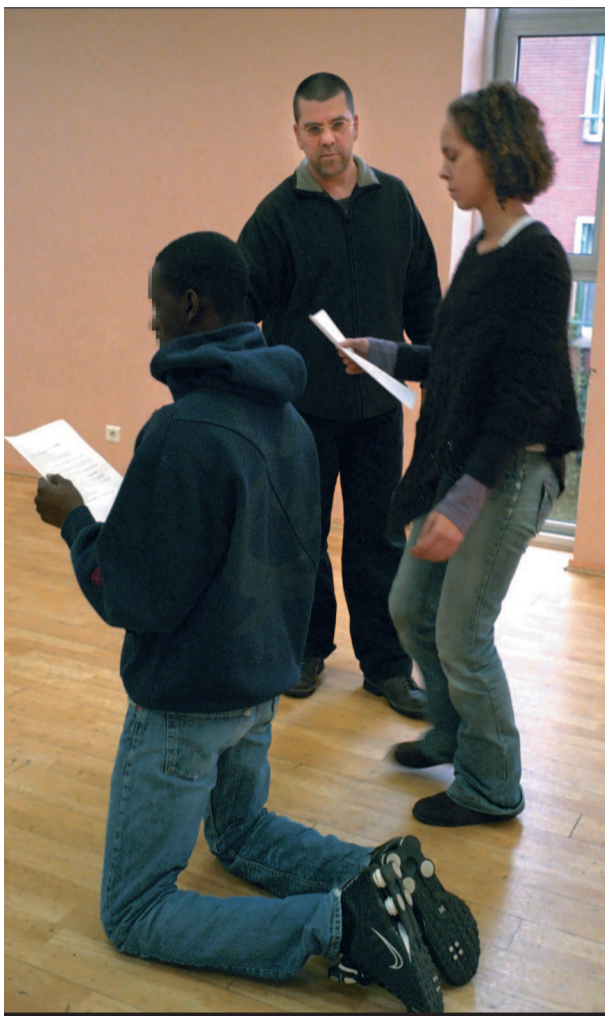
À l'heure des répétitions, Gérard Gallego, metteur en scène, orchestre son petit monde, use d'un jargon théâtral afin de ficeler au millimètre le spectacle intitulé *Instantanés 5, dépasser les*

*bornes* (lire l'entretien ci-dessous). Les histoires ici contées sont un fragment de la vie de chacun, rejoué et revisité sur un ton forcément décalé par quelqu'un d'autre. Les souvenirs de tous ceux qui frôleront les planches (jeunes, éducateurs, comédiens) se succèdent et ne se ressemblent plus.

D'abord, on entend la voix de celui qui a vécu et qui se souvient : « Comme mon père était marié avec deux femmes, en Algérie, j'ai eu des frères et sœurs. Il a ramené un de mes frères.

**« En jouant des trucs qui ne sont pas de nous-mêmes, on se sent libres. »**  
**MALAKAN**

J'étais tout-petit, j'avais un tout petit vélo-cross. Pour mon frère qui venait du bled, le vélo, c'était un truc de ouf. Il le prenait, il faisait le tour de la cité comme si c'était une moto. Puis, un jour, mon père, il a pris la bicyclette et il l'a jetée à la poubelle. » Puis le souvenir prend vie. Sur un vélo d'appartement, sourire ravageur aux lèvres, Malakan (2), dix-sept ans, fait le beau, tel un caïd manœuvrant un bolide



Gérard Gallego pendant la répétition de *Déplacer les bornes*.

dernier cri. Il se trémousse au rythme de *Let's Get in on* feulé par Barry White.

Autre histoire, celle de Malakan justement. En

scène, c'est Marlène, authentique comédienne, qui sourit et dit un épisode de la vie de ce garçon né en Mauritanie, qui va aux champs, qui « tra-

vaille en famille, pas pour les patrons ». Il y a les oiseaux que l'on fait fuir à coups de pétard. Le gamin arrive en France. Il ne peut pas faire de différence avec la campagne d'ici, il n'est jamais sorti de sa cité. Après, il y a l'école, « tu as le choix, tu as les bons et tu as les mauvais. Tu te fais des copains, moi j'ai pris les mauvais, tous les "cassocés" du Val-de-Marne (...). Moi, je voulais trouver de l'argent, soit tu braques, soit tu voles ».

## S'APPROPRIER LES MOTS

En aparté, Midouche et Malakan commentent cette première expérience avec les planches. Look de titi parisien, un brillant planté dans chaque oreille, le premier explique que le théâtre « c'est pas (son) truc », qu'on l'a « obligé ». Si l'on creuse un peu, le discours devient nuancé. « c'est vrai qu'après ça, on sait que quand on apprend, on peut faire autre chose ». Et d'ajouter : « Le monde du théâtre, alors

que ça me plaît pas, ils ont réussi à me convaincre que c'est pas de la merde. » Teint d'ébène et regard malicieux, Malakan complète : « En jouant des trucs qui ne sont pas de nous-mêmes, on se sent libres » ; et finit par friser le prosélytisme : « Il faudrait le proposer à tous les jeunes qui traînent dans les "tierquars". »

Éducatrice, Karine côtoie quotidiennement ces jeunes au CER. Elle participe également au spectacle. Depuis le début de l'aventure, elle a remarqué plusieurs changements : « Ils sont beaucoup plus positifs, moins agressifs, plus à l'écoute de ce qu'on leur dit, avant ils restaient sur leurs idées. Tout cela a créé un autre lien entre nous. »

Sophie Bouniot

(1) À 14 h 30 au théâtre Daniel-Sorano, 16, rue Charles-Pathé, 94300 Vincennes. Entrée libre, réservation au 06 98 57 90 97.  
(2) Les prénoms des mineurs ont été modifiés.

## UNE RENCONTRE, UN PROJET

Cette création théâtrale résulte de la rencontre entre l'association Instant présent (1), fondée par Gérard Gallego, et le Centre éducatif renforcé de Viarmes, géré par l'association Faire. Cette collaboration a duré trois mois, de février à avril. Trois mois au bout desquels, les participants auront simultanément découvert le théâtre et créé un spectacle dont ils sont les auteurs.

(1) Contact : gerard.gallego@wanadoo.fr

## L'essentiel

### Libertés. La CNIL s'inquiète d'un « casier judiciaire parallèle »

Les fichiers de police judiciaire (STIC et JUDEX), utilisés pour l'embauche de certains personnels, en particulier le personnel de sécurité, sont devenus « un casier judiciaire parallèle », s'inquiète la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) dans son rapport 2005 publié hier. La CNIL insiste sur les « conséquences dramatiques » que peut avoir « le recours aux fichiers de police judiciaire, dans le cadre des enquêtes administratives réalisées pour l'accès à certains emplois de sécurité ou l'assermentation à certaines fonctions ». Cela peut conduire à « des refus d'embauche ou des licenciements (...) décidés sur la seule consultation de ces fichiers (...) », ajoute le rapport.

### Jean-Marc Deperrois : vers une libération conditionnelle

Le tribunal d'application des peines d'Évreux a accepté hier une demande de libération conditionnelle de Jean-Marc Deperrois, condamné en 1997 à vingt ans de réclusion pour l'empoisonnement d'Émilie Tanay, mais le parquet a fait appel.

### La justice absout l'adolescent blogueur

Le tribunal administratif de Clermont-Ferrand a annulé, hier, la sanction disciplinaire d'exclusion définitive prononcée contre un élève qui avait insulté sur son blog des professeurs de son collège de Chamalières (Puy-de-Dôme).

## « Apprendre à parler, à utiliser le langage, c'est éloigner la violence »

Le metteur en scène Gérard Gallego travaille sur l'accès à la culture avec des populations mises en marge de la société : détenus, érémites, sans-papiers.

Comment et pourquoi est né ce projet, *Instantanés 5, déplacer les bornes* ?

Gérard Gallego. Depuis toujours, je travaille sur l'accès à la culture avec des populations mises en marge de la société. Issu d'un milieu qui n'était pas centré sur les valeurs artistiques, je sais ce que m'a apporté cette découverte. Les gens avec lesquels je travaille sont coupés du monde : détenus, sans-papiers, érémites, jeunes en difficulté... Mes projets permettent à ces personnes de se rencontrer. L'idée, c'est que les gens renouent un dialogue avec d'autres, qu'ils se projettent à nouveau dans l'avenir, car souvent ils n'ont plus d'espoir. Le théâtre a ceci d'intéressant qu'il fait prendre de la distance par rapport à la réalité. Et justement, les *Instantanés* parlent des histoires vécues par

chacun, mais en les transformant, en les trafiquant, en les trahissant même, à cause du décalage qui est utilisé pour en rendre compte.

**Faire travailler ces jeunes, en particulier, sur la notion de frontière, poser par ce biais la question des limites, les aide-t-il, selon vous, à s'interroger sur leurs propres actes ?**

Gérard Gallego. Je suis artiste, pas psychologue ou éducateur, et je tiens à le rester. Toutefois, les jeunes parlent de leurs actes, c'est donc qu'ils s'interrogent. J'ai constaté qu'à partir du moment où on commence à parler, à utiliser le langage, la violence s'éloigne. Quand on est violent, c'est souvent qu'on ne trouve pas les mots. Apprendre à formuler sa pensée, ses émotions, son ressenti, c'est une manière d'évacuer la brutalité.

**Quelles difficultés rencontrez-vous à mener une telle expérience ?**

Gérard Gallego. Ce projet est financé par le Fonds social européen et le ministère de la Justice. En septembre prochain, il ne sera plus possible de subventionner ce genre d'événements pour cause de modification de mesures d'attribution. Depuis 1996, j'ai monté 21 projets, la direction régionale des affaires culturelles (DRAC) n'a jamais répondu présente. Personne ne s'est déplacé pour voir ce travail. On m'a expliqué que je devais travailler en collaboration avec des scènes nationales, sous-entendu garantes de qualité. Je ne suis pas amer, mais je constate qu'au-delà du partage de la culture, il y a le partage de l'argent de la culture qui ne se fait pas.

Entretien réalisé par S. B.